

# Le Délit

Le Journal francophone de l'université McGill  
vol. 90, num. 38, le mardi 27 mars 2001

CORONA

*Printemps*  
*Poésie*

*p. 6-7*





## L'attaque Lansac

J'aime... Bernard Landry

JEAN-LOUP LANSAC

«Notre Premier ministre n'a pas la cote d'amour du public» clament tous les brailleurs d'informations, à grands coups de sondages et de vox populi. On lui reproche de ne pas être assez posé, d'être de la vieille garde, de ne pas être assez social-démocrate et même (tous aux abris) d'être un «pur et dur». D'accord, Bernard Landry a été ministre des Finances et a, par le fait même, côtoyé le patronat. Il s'est même rendu à Davos en Suisse pour promouvoir l'économie québécoise. Faut-il, d'ores et déjà, le clouer au pilori pour n'avoir pas fermé les yeux sur une mondialisation qui, bon gré mal gré, progresse? Pardonnons-lui un instant ce monstrueux écart de conduite et jetons un œil sur ses autres torts.

M. Landry serait l'homme des «purs et durs» du Parti Québécois. Qu'a-t-il fait pour mériter cette réputation d'homme de fer? Rien de bien nouveau, admettons-le. Voilà maintenant plus d'un quart de siècle qu'il brandit haut et fort le flambeau de l'indépendance nationale, la raison même de l'existence de son parti. Se serait-on si vite habitué aux discours de Lucien Bouchard qu'on en a oublié, qu'au-delà des fameuses conditions gagnantes qu'il recherchait, il y avait une victoire, bien réelle, celle de la souveraineté? Avec Landry, voilà que le discours redevient clair et limpide, ce qui, ironiquement, fait monter les fédéralistes aux barricades. Dure position que celle de vouloir imposer une loi sur la clarté en même temps que de tenter d'éluder à tout prix le débat en usant de l'expression tristement consacrée «chicanes Ottawa-Québec». Lors que Bernard Landry pointe du doigt un des problèmes de la confédération canadienne, nombreux sont ceux qui fixent leur regard sur son doigt pour critiquer sa manucure. Les lignes ouvertes en font leurs choux gras, les informations télévisées ont leurs cinq secondes de controverse et les experts se délectent de pouvoir paraître des experts. Il faudra bien un jour voir que ces chicanes ne sont pas aussi enfantines qu'on nous le fait croire, et, qu'au-delà des considérations partisans, il y a un état de fait qui ne trouve pas preneur au Québec. Au dernier référendum, en allant aux urnes, les Québécois ne se sont pas exprimés pour le statu quo qui persiste. S'ils ont, à cette occasion, tourné le dos à l'option souverainiste, c'était dans l'espoir éternel de voir le Canada ouvrir la porte à un Québec demandant sa reconnaissance. Cinq ans de ligne dure ont-ils suffi à faire oublier à tout jamais la question nationale?

Une chose demeure: le gouvernement Landry parlera de patrie, que cela plaise ou pas. Le Premier ministre se servira de son éloquence et de son franc-parler pour faire progresser l'option qu'il croit la meilleure pour son peuple. Encore une fois, cela soulèvera l'ire de ses détracteurs. Un vent de rectitude politique empêche désormais tout homme d'État d'appeler un chat un chat, et on remet souvent sous le nez du Premier ministre ses incartades langagières. Pourtant, quand je lis le terme franc-parler, j'y vois le mot franc, une qualité si rarement associée à la chose politique à notre époque. Quand on réprimande la ministre de la Culture pour avoir dit qu'il n'existait pas de culture ontarienne, j'aimerais à tout le moins qu'on me fasse la démonstration qu'une telle culture existe, car j'ai à ce sujet de profonds doutes. Et quand, enfin, on tente d'empêcher Bernard Landry de ne pas tourner en rond sous prétexte qu'il n'a pas la légitimité d'entreprendre quelque projet que ce soit, j'aimerais qu'on m'explique comment on acquiert une telle légitimité. Il serait facile de dire que Landry n'a pas été élu comme Premier ministre, mais ce serait oublier qu'au Québec, on n'élit jamais un politicien que comme député et qu'ici, il n'y a pas de scrutin «présidentiel». Comment ne pas sourire lorsque Mario Dumont – qui par ailleurs a une certaine expérience en politique provinciale – déclare que le Premier ministre ne peut déclencher de référendum avant la fin de son mandat puisqu'il n'a pas été élu pour cela. A-t-on vraiment besoin de lui expliquer ce que signifie élire un député sous la bannière du Parti Québécois, de lui montrer que si on regarde plus loin que la jaquette du petit livre bleu, on découvre un programme de parti?

J'aime Bernard Landry, parce qu'il entend faire triompher la souveraineté en usant de son éloquence pour réveiller une nation assoupie qui a pourtant de quoi être fière d'elle. J'aime Bernard Landry parce qu'il se bat depuis le tout début pour cette cause et aussi parce que je suis encore assez jeune et naïf pour croire qu'un homme qui parle tant de lutte à la pauvreté et d'équité sociale ne peut être le démon néo-libéral fait homme. Mais, je l'ai dit plus tôt, j'ai encore l'esprit pur... ☉

La paternité de ces apologies des mal-aimés revient de droit à Stéphane Girard, à qui je suis reconnaissant de ne pas me tenir rigueur de cet emprunt.



MARIE-FRANCE CHASSÉ

## Afghanistan: la guerre perpétuelle

Depuis plus de vingt ans maintenant, l'Afghanistan est le théâtre de conflits et de guerres impitoyables. Délaissé par la communauté internationale depuis la fin de la guerre froide et le retrait des forces soviétiques la destruction des géants Bouddhas de Bamiyan a dernièrement rappelé aux pays les plus riches les conditions d'existence misérables du peuple aghan.

### L'Afghanistan et l'Union soviétique

L'histoire débute en avril 1978. Le coup d'état du Parti démocratique du peuple d'Afghanistan, réalisé avec l'aide des services soviétiques, focalise l'attention internationale. Les campagnes afghanes révoltées se soulèvent, obligeant l'union soviétique à intervenir directement pour maintenir son emprise. L'Occident s'indigne et ces événements marquent la fin de la détente.

Dans cette perspective, le conflit afghan constitue une part du jeu de dominos est-ouest auquel se prêtent les grandes puissances. Jusqu'en 1992, l'Afghanistan résiste à l'invasisseur, une guerre rappelant à plusieurs les déboires américaines au Vietnam. Avec la chute de l'U.R.S.S., l'Afghanistan redevient maître de son sort, mais les vainqueurs du conflit s'entredéchirent pour s'accaparer le pouvoir. L'Afghanistan est composé de plusieurs groupes ethniques organisés en tribus (Pashtounes, Ouzbeks, Tadjiks, Hazaras, etc.) La compétition entre ces divers groupes dégénère en guerre civile. C'est le commencement d'une nouvelle série de conflits sanglants pour le contrôle des ressources du pays – principalement, la vente de l'opium.

«**L'Afghanistan,  
autrefois un pays  
islamiste modéré est  
devenu un enfer pour  
les femmes qui ne  
peuvent plus sortir  
sans être entièrement  
voilées et qui doivent  
abandonner tous leurs  
avantages sociaux.**»

### L'Afghanistan et les Talibans

En 1994, les Talibans font leur apparition sur la scène afghane. Venus du Pakistan, il s'agit d'un groupe de religieux extrémistes promouvant une version rigide de l'Islam. Rapidement, il conquiert une grande partie de l'Afghanistan au détriment de la population féminine, qui voit ses droits complètement annihilés. L'Afghanistan, autrefois un pays islamiste modéré, devient alors un enfer pour les femmes qui ne peuvent plus sortir sans être entièrement voilées et qui doivent abandonner tous leurs avantages sociaux. Elles ne peuvent plus pratiquer leur métier ni même aller dans les endroits publics sans être accompagnées par un parent masculin.

Les Talibans sont un groupe fondamentaliste formé au Pakistan et servant stratégiquement, si l'on peut dire, les intérêts géopolitiques de ce pays. Le Pakistan a longtemps craint l'avènement d'un véritable nationalisme afghan qui permettrait à l'Afghanistan de sortir de la coupe pakistanaise pour s'allier à l'Inde ou à la Russie, leurs ennemis. Le Pakistan, pour s'assurer



Avant et après, les Talibans ont détruit la statue de Bouddha photographiée en 1977

une certaine main-mise sur le pouvoir, a donc armé les Talibans, des réfugiés afghans élevés sur le territoire pakistanais. Ceci leur a permis de venir conquérir le territoire afghan. Si, au lendemain de la destruction des Bouddhas de Bamiyan, le Pakistan a internationalement désapprouvé ces actes de vandalisme, il peut être directement imputable pour ce désastre.

Comment expliquer la montée d'un mouvement aussi extrémiste? On peut évoquer l'aide du Pakistan. Plusieurs Afghans croient, en outre, que le retour à un système de droit aussi rigide soit-il constitue un développement positif par rapport à l'anarchie qui régnait depuis une dizaine d'années. Plusieurs sont prêts à supporter le puritanisme des Talibans en échange d'un peu de sécurité. Malheureusement, cette stabilité se construit au détriment des femmes et des homosexuels.

L'Afghanistan et la  
communauté internationale

Alors que les Bouddhas sont maintenant anéantis et que l'Afghanistan retombera peut-être encore dans l'oubli, il est intéressant de s'interroger sur les solutions recherchées par la communauté internationale. On doit souligner le mutisme des États-Unis, qui s'étaient institués sauveur de l'humanité lors des événements du Kosovo et qui avaient célébré le nouvel humanisme prévalant au niveau international. Dans les années 90, notre voisin du sud s'était même montré plutôt favorable à l'avènement des Talibans au pouvoir et ce, aux dépens d'autres groupes probablement plus pacifiques.

La conscientisation s'effectuant présentement autour de l'Afghanistan est-elle une éphémère flambée d'attention médiatique? En ce moment, le pays est tellement dévasté qu'il n'y existe quasiment plus aucune réelle structure étatique et administrative. On peut se demander quelles catastrophes il faudra attendre pour que de véritables actions ne soient entreprises. ☉

## Société de publication du Daily

Assemblée générale annuelle  
jeudi, le 29 mars 2001

17h30 • 3480 McTavish • Deuxième étage, côté sud

L'élection des directeurs de la Société de publication du Daily pour 2001-2002 (conseil d'administration) prendra place lors de l'assemblée générale annuelle.

Nominés par acclamation: Nicholas Little, Margaux McDonald, Thea Agape v. Lim, Ayana Hutchinson.

Les formulaires de candidature sont disponibles dans les bureaux du McGill Daily: Thompson House, 3650 McTavish (édifice de la cour arrière).

Prière de vous présenter avec votre formulaire de candidature à l'assemblée générale annuelle, où il sera évalué par le directeur général des élections.

Pour plus d'informations, contactez :

Mikhail Mina (directeur général des élections)

Société de publication du Daily, au 398-6790 ou 398-6784

Le Délit

THE MCGILL DAILY



Opinion



# L'Affaire Hilton: pas de spectacle, merci

PATRICK MALBOEUF

**L**e verdict tant attendu dans l'affaire Hilton s'est récemment fait connaître. Le champion mondial mi-moyen de la WBC de 37 ans a été reconnu coupable, notamment de viol.

Le procès avait d'abord commencé avec une certaine atmosphère irréaliste, lorsque la «vedette» s'était fait demander des autographes à l'entrée même du palais de justice. Bien sûr, l'opinion publique en était consternée et bien que la plupart des gens ne pouvaient expliquer pourquoi ils trouvaient ce genre d'actes déplacés, il existait comme un malaise persistant qui venait titiller notre sens moral: il y avait quelque chose qui n'allait pas.

Suite à la condamnation de Davey Hilton, la Société Radio-Canada, dans son émission *Montréal ce soir*, a diffusé une entrevue, ou plus précisément un «portrait-hommage» de la procureur de la couronne, Maître Hélène Di Salvio. On nous y informait de ses convictions, de son histoire et surtout de sa personnalité qui, présentée sous un jour extrêmement avantageux, nous donnait l'impression que cette personne méritait notre admiration.

Que ce soit par revanche contre la popularité d'un criminel ou par souci de faire voir que les «bonnes personnes» peuvent elles aussi être reconnues publiquement, la direction de Radio-Canada s'est servie de son pouvoir de diffuser l'information d'une bien drôle de façon.

En fait, c'est à travers la scéance d'autographes de Davey Hilton que l'on peut réaliser l'ampleur de l'erreur commise par *Montréal ce soir*. Ce qui cloche, c'est que la population québécoise n'est pas comme la population américaine: nous apprécions tous deux la télévision, la popularité, les potins, bref le domaine de la vie publique. Toutefois, nous, les Québécois, considérons qu'il existe autre chose qui dépasse ou transcende le «big show». En fait, nous nous plaçons à croire qu'il existe une politique d'idées, qui gère les problèmes avec un souci réel de régler les choses, et non de bien paraître. Vous direz que non, que vous avez depuis bien longtemps été désillusionnés. Mais ce ne serait pas admettre le fait, qu'au fin fond de vous-même, vous vous attendez à autre chose que de la popularité, du bien paraître et de l'artificiel lorsqu'il s'agit de questions aussi importantes que la direction de votre État.

Mais qu'en est-il de la justice? N'est-ce pas justement cette ferme conviction que la justice est une notion qui transcende la popularité qu'elle ne devrait en aucun cas en être affectée qui a provoqué ce dédain envers les personnes qui voient Davey Hilton non pas comme un simple

accusé, mais comme un accusé à statut particulier? Toute personne est égale aux yeux de la loi. N'est-ce pas là la noble phrase qui a instigué ce malaise, qui nous a fait craindre que le procès Hilton devienne le procès O.J. Simpson ou Puff Daddy?

La différence entre les États-Unis et le Canada est que notre réalité n'est pas encore totalement définie par ce «big show». Nous sommes encore capables de PERCEVOIR par nous-même, en faisant abstraction de la presse, des médias et de toute cette propagande.


Non, plus que tout, même si ce spectacle forme la manière dont l'on pense, dont l'on juge, les Canadiens possèdent un SENTIMENT, une petite lumière rouge qui s'allume lorsqu'un message qu'on voudrait bien qu'ils adoptent ne fait pas l'affaire, lorsqu'il est immoral. Appelez le bon sens (ce qui serait assez prétentieux vis-à-vis nos voisins Américains), appelez le sens moral idéalisé. Nous possédons toujours cette conviction, plus ou moins intense, qu'il existe autre chose de bien plus important que ce «show». Que c'est bien pour divertir, pour amuser, pour détendre, mais que ce n'est en aucun cas propice pour décider du sort de notre société, ou des individus y vivant.

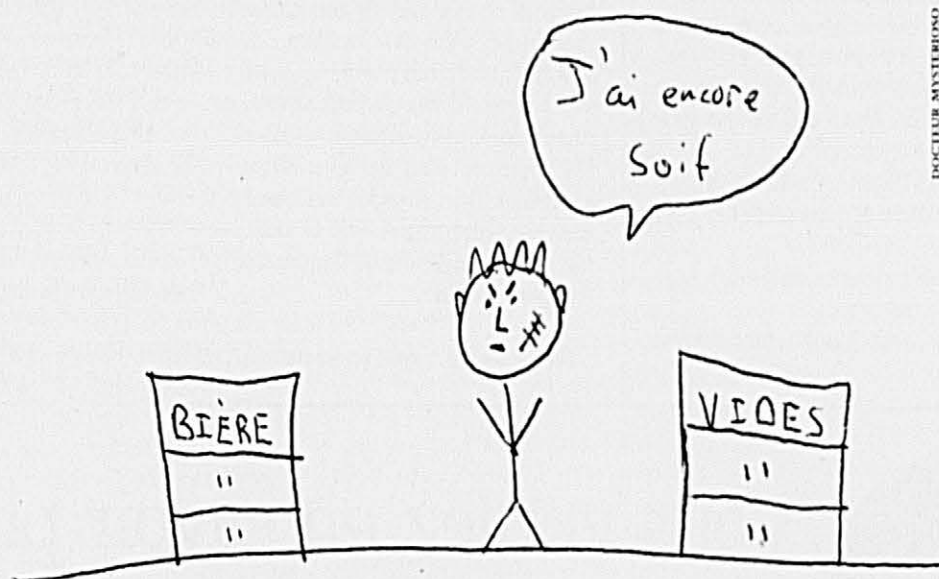
Et l'espoir qui habite notre société, c'est que notre sens moral est immensément plus important que cette parade superficielle qui nous accompagne chaque jour. Et qu'il est de notre

devoir, à nous et à tous ceux qui servent la justice, de nous servir de notre œil objectif et impartial, et non des yeux que l'on utilise pour regarder la télévision.

En diffusant un portrait-hommage de la procureur de la couronne après «sa» victoire sur «sa» cause, la télévision a cru qu'elle avait un quelconque pouvoir de redresser les choses, en popularisant celle qui a fait triompher la justice. Mais la justice n'a besoin d'aucun avocat, de juge ou de criminel pour exister et surtout pour la faire triompher. C'est en nous faisant croire que ces personnalités avaient un quelconque rapport avec la justice ou l'injustice des actes ayant été commis que la télévision a franchi un pas de plus vers les États-Unis, avec notre collaboration. Fâchés de la valeur que des moutons accordaient à un homme soupçonné de crimes atroces, d'autres moutons se sont dit qu'il vaudrait mieux remonter la valeur de celle qui a «gagné la cause».

Si Davey Hilton avait été jugé innocent, indépendamment de tous ces moutons qui auraient criés au scandale et à la corruption, il y aurait quand même eu certaines personnes qui, guidées par leur petite lumière rouge, se seraient dit: «Avant d'aller jeter des pierres, de demander des autographes ou de lancer des fleurs, je vais essayer de voir ou de PERCEVOIR le fond des choses».

À entendre Hélène Di Salvio nous parler de sa croisade contre le mal et la persécution, de l'amitié et de la compassion qu'elle a développées avec les victimes, tous ces facteurs qui lui ont permis d'appliquer la justice, l'espoir d'obtenir ce savoir de culpabilité prend un goût amer, presque américanisé. 



DOCTEUR MYSTÈRE

C'est presque la fin de la session...

## Merci à tous ceux qui nous ont aidés pour la mise en pages

-Fon deVuono-powell, coordinateur de la mise en pages  
et le reste de l'équipe

**SVP Venez à la réunion**  
**aujourd'hui au sixième étage de**  
**l'edifice New Chancellor Day à**  
**17h30.**  
**Merci.**

## LE DÉLIT

Le journal francophone de McGill  
3480 McTavish, bur. B-03  
Montréal, Québec, H3A 1X9  
Téléphone: (514) 398-6784  
Télécopieur: (514) 398-8318

### PUBLICITÉ

Téléphone: (514) 398-6790  
Télécopieur: (514) 398-8318

rédacteur en chef  
FRANÇOIS PRADELLA

chef de pupitre-nouvelles  
ANNIE SABOURIN

chefs de pupitre-culture  
ÉVANGÉLINE FAUCHIER  
ANNE-MARIE ROLLIN

assistante à la rédaction  
THUY-TIEN TRAN

coordinateur de la mise en pages  
FON DE VUONO-POWELL

coordinateur de la photographie  
BARTÉL KOMOROWSKI

coordinateur de la correction  
VANESSA ALLNUTT

coordinateur du site internet  
DOMINIC CÔTÉ

### collaboration

JEAN-SÉBASTIEN BLAUDRY  
FRANÇOIS BONNEAU  
NICOLAS BOURBON  
JEAN-PHILIPPE CHARITÉ  
HUGO DUCHESNE  
ÉLISE FRÉCHETTE  
STÉPHANE GIRARD  
GUILLAUME GINGEMBRE  
JEAN-LOUP LANSAC  
CÉDRIC LAVAIL  
PATRICK MALBOEUF  
SOPHIE PILLARELLA  
CÉDRIC SAM

gérance  
MARIAN SCHRIER

assistance à la gérance  
PIERRE BULLION

publicité  
BORIS SHEDOV

photocomposition et publicité  
CAMERON CAMPBELL

Le McGill Daily  
BEN ERRETT

L'usage du masculin dans les pages  
du *Délit* français vise simplement à alléger le texte et ne se  
veut  
nullement discriminatoire.

LE DÉLIT FRANÇAIS EST PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS DU  
DAILY. IL ENCOURAGE LA REPRODUCTION DE SES ARTICLES ORIGINAUX  
À CONDITION D'EN MENTIONNER LA SOURCE (SAUF DANS LE CAS  
D'ARTICLES ET ILLUSTRATIONS DONT LES DROITS AVAIENT ÉTÉ AUPA-  
RANT RÉSERVÉS, INCLuant LES ARTICLES DE LA CUP). LES OPI-  
NIONS EXPRIMÉES DANS CES PAGES NE REPRÉSENTENT PAS NÉCESSAI-  
REMENT CELLES DE L'UNIVERSITÉ MCGILL. L'ÉQUIPE DU DÉLIT N'EN-  
DOSSE PAS NÉCESSAIREMENT LES PRODUITS DONT LA PUBLICITÉ  
PARAIT DANS CE JOURNAL. IMPRIMÉ PAR PAYETTE ET SIMMS INC.  
LE DÉLIT EST MEMBRE FONDATEUR DE LA CANADIAN UNIVERSITY  
PRESS (CUP) ET DE LA PRESSE UNIVERSITAIRE INDÉPENDANTE DU  
QUÉBEC (PUIQ).  
IMPRIMÉ SUR DU PAPIER RECYCLÉ À 20 P. CENT.  
ISSN 1192-4608

contactez-nous avec vos idées,  
photos, articles à

delitfrancais@hotmail.com

visitez notre site web  
pour lire le *Délit* partout  
dans le monde au:

www.delitfrancais.com



# Allez hop! Francois se soulage sur: Vive les rois d'Hollywood!

FRANÇOIS PRADELLA

Qu'arrive-t-il lorsque l'on réunit tout le gratin d'Hollywood et qu'on les habille bien? Réponse: rien d'extraordinaire.

C'est quand même affreux de penser que, dans une salle, il y a assez d'argent pour nourrir la planète entière. C'est encore plus choquant de penser que, pendant plus de trois heures, on a dépensé presque autant d'argent en publicités que lors de la Soirée du Super Bowl. J'ai bien dit presque, car le Super Bowl est la référence ultime en la matière.

Mais bon, c'est un gala des prix américains. Faut pas s'attendre à trop de subtilités de leur part.

C'est quand même incroyable de constater toute l'attention que les gens consacrent à l'image. Il y a l'entrée des artistes (avec un tapis rouge svp, comme les rois); puis il y a leurs vêtements. En fait, il y a deux facettes importantes à la soirée, la mode et le cinéma. Et les deux sont aussi importants l'un que l'autre.

Les designers l'ont dit souvent, la soirée la plus branchée, la soirée la plus mode, c'est la soirée des Oscars. Et ça s'adresse surtout aux demoiselles. Les gars, eux, enfilent un tuxedo et le tour est joué. Les femmes, elles, ont les robes de soirée les plus chics qui soient. Versace, Prada, Klein, et j'en passe. Ce sont toutes des robes d'une soirée. Une seule. Et puis, il y a les bijoux. Céline Dion, la cantatrice du Titanic, portait, il y a de ça deux ans, un collier qui valait plus d'un demi million de dollars. Et cette année, aucun doute que les déesses en robe ont vaincu cette barrière psychologique.

Cependant, il y a une chose, plus importante que tout ce que je viens d'énumérer, qui m'a choqué: les stars sont des rois. Et j'utilise le terme roi comme ROI, maître du monde.


Je ne peux m'empêcher de comparer les stars à l'aristocratie du XVIIIe siècle et des siècles précédents. Ils sont pleins aux as, ils ont des châteaux, ils ont des domestiques, ils sont beaux et ils font littéralement ce qu'ils veulent.

C'est comme l'année où Madonna avait lancé son collier dans la foule et que les gens s'étaient rués dessus. Voyez l'image et comparez-la à un aristocrate qui lançait des bouts de pain aux pauvres. C'est la même chose, mais à différentes époques.

Et il y a pire. Nous, les pauvres crétins, pouvons bien critiquer cette classe. Il n'en reste pas moins que si un de nous avait la chance d'y arriver, on le ferait tous. Comme au Moyen-ge. Comme un pauvre paysan qui aimerait bien vivre dans un château avec les seigneurs au lieu de cultiver des patates. Qui n'aimerait pas vivre dans des châteaux, voyager autour du monde, bref, vivre comme un roi.

C'est un rêve pour tout le monde. Preuve: Loto-Québec. Combien de gens achètent des billets de loto dans l'espoir de rafler le million et quitter leur trou pour enfin vivre comme des rois.

Il y a juste un problème, c'est que l'argent ne fait pas nécessairement le bonheur.

C'est quand même amusant de voir qu'après des centaines d'années d'évolution, on en soit encore au même point. 

Sur le campus



ANNIE SABOURIN

## Changements à l'ACAÉ

Un vent de renouveau souffle sur l'Alliance canadienne des associations étudiantes (ACAÉ) qui s'est réunie à Ottawa pour sa conférence annuelle de lobbying. Nouveau directeur, nouveaux membres et rencontres importantes étaient au menu.

Trois réunions par année dont une de lobbying auprès du gouvernement fédéral, voilà ce que fait principalement notre lobby national. Jeudi dernier, Mark Kissel, l'actuel directeur national de l'ACAÉ rendait visite à l'AÉUM qui se trouvait semblait-il vers la fin de sa liste de visites. Le momentum était parfait, beaucoup de choses changent en ce moment à l'ACAÉ.

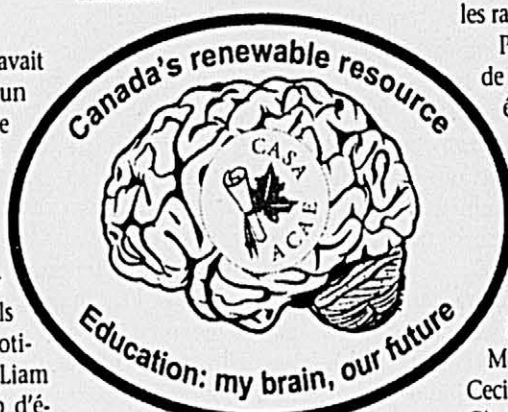
### La direction du mouvement

La conférence à Ottawa avait aussi pour objectif de choisir un directeur national pour l'année prochaine. Le choix de l'ACAÉ s'est posé sur Liam Arbuckle, l'actuel président à Saint Mary's University. «Ils cherchaient quelqu'un qui pourrait amener l'ACAÉ à un nouveau niveau. Ils cherchaient quelqu'un de motivant. [...] Je crois qu'il [Liam Arbuckle] va amener beaucoup d'énergie au mouvement», affirme Jeremy Farrell, vice-président Communauté et affaires gouvernementales, et président élu, qui semble très heureux du choix.

«Je crois que nous devons mettre beaucoup plus d'emphasis sur le lobbying et obtenir plus de couverture médiatique. Nous devons mettre à jour certaines de nos politiques. Je ne suis pas pour le changement simplement pour le changement, mais pour le changement pour améliorer [sic]», a expliqué Liam Arbuckle lors d'une entrevue téléphonique avec *Le Délit*. L'avenir de l'ACAÉ semble donc entre de bonnes mains.

### Rencontre avec le «boss»

Wojtek A. Baraniak, président de l'AÉUM, et Danielle Lantaigne, vice-présidente Communauté et affaires gouvernementales élue ont accompagné Jeremy Farrell à cette séance de lobbying avec le gouvernement fédéral. Toutefois, seulement deux délégués, dont Liam Arbuckle, ont eu l'opportunité de rencontrer le «boss», Jean Chrétien lui-même. Ce dernier aurait, aux dires de Jeremy Farrell, été très impressionné par le mouvement étudiant.



«Le message se répand et l'éducation devient une priorité importante», affirme Jeremy Farrell. La réponse des politiciens fédéraux à l'ACAÉ est donc des plus positives. Selon Preston Manning de l'Alliance canadienne, que M. Farrell a rencontré, les membres de l'ACAÉ «sont parmi les lobbyists les mieux préparés».

La source de ce succès est simple selon Liam Arbuckle: «Nous devons aider le gouvernement non seulement en lui montrant les problèmes, mais aussi en lui présentant des solutions [sic]. C'est là notre approche». Le gouvernement répond. Les membres de l'ACAÉ sont d'ailleurs très fiers du fait que plusieurs parlementaires ont porté en chambre des épi-


glettes à l'insigne de l'ACAÉ.

En ce moment, l'ACAÉ travaille fort, entre autres, pour rendre les prêts étudiants plus accessibles et surtout pour réduire le nombre de jeunes adultes qui manquent à leurs engagements financiers à la sortie de l'université.

### Un nouveau membre pas comme les autres

Pour la première fois de sa courte histoire, l'ACAÉ peut dire qu'elle représente des intérêts sur tout le spectre canadien. La dernière frontière était le système francophone, surtout québécois. C'est maintenant fait: l'Université de Montréal a joint les rangs de l'alliance.

Patrick Lebel, secrétaire général de la Fédération des associations étudiantes de la communauté de l'Université de Montréal (FAÉCUM), n'était malheureusement pas disponible pour répondre à nos questions, mais les autres membres de l'ACAÉ étaient plutôt volubiles à ce sujet. «L'Université de Montréal va faire partie de l'ACAÉ. Ceci est un pas en avant important. C'est très excitant», affirmait Jeremy Farrell au conseil de l'AÉUM jeudi dernier. Le gouvernement ne peut désormais plus dire que l'ACAÉ ne représente pas les institutions francophones.

«Il est inévitable que cela va changer l'ACAÉ. L'Université de Montréal va amener une nouvelle perspective», affirme Liam Arbuckle. Il croit aussi que l'université va aider l'organisation à vraiment obtenir son statut bilingue. De plus, l'adhésion de cette université va très probablement permettre l'adhésion d'autres universités francophones dans un avenir proche. L'ACAÉ prend de l'ampleur, même si, comme Mark Kissel l'admet, elle «n'a jamais été prévue pour être si importante». 



## Vous voulez en savoir plus sur les services du gouvernement pour vous?

- Chercher un nouvel emploi
- Démarrer votre entreprise
- Accéder à Internet
- Prendre un congé de maternité
- Planifier votre retraite
- Utiliser l'énergie plus efficacement à la maison

Renseignez-vous sur les centaines de services à votre disposition. Appelez-nous et parlez personnellement avec un agent. Visitez notre site Web. Rendez-vous au Centre d'accès Service Canada le plus près.

1 800 O-Canada  
(1 800 622-6232)

Téléscripteur / ATME  
1 800 465-7735

[www.canada.gc.ca](http://www.canada.gc.ca)

Canada



Sur le campus



# Conseil en folie

ANNIE SABOURIN

**L**e conseil était vraiment en folie la semaine dernière, alors qu'il s'est déchaîné pendant un bon quinze minutes sur le directeur des élections de l'AEUM, Brian Lack. Divertissant? Plutôt déprimant.

## Un petit retour épicé sur les élections

Les élections de l'AEUM sont désormais terminées et Brian Lack le directeur des élections a remis son rapport au conseil de l'AEUM. Le tout ne s'est toutefois pas déroulé dans le calme absolu.



L'homme ayant mené à bien les élections de l'AEUM

«Ce [la participation] n'est pas autant que l'année dernière qui comprenait le célèbre référendum Coca Cola (sic)», expliquait Lack. Toutefois, avec un pourcentage de participation de 25,7 p. cent, le taux de participation cette année est élevée en comparaison avec les années précédentes et les autres campus universitaires. Au niveau des campagnes, les candidats, selon Lack, se sont bien comportés à une exception près.

Quelques propositions ont été présentées au conseil. Pour la première fois, l'arrêté 7.2 a été appliqué lors des élections de certains sénateurs. «Nous croyons que la campagne «oui/non» n'est pas nécessaire et j'ai reçu des commentaires des gens que c'est stupide et que cela complique les choses», expliquait Brian Lack. L'élection des sénateurs a encore cette année causée des problèmes alors que quatre facultés n'ont pas présenté de candidats, perdant ainsi leurs sièges, ce qui n'est pas juste selon Lack qui a proposé que l'AEUM devrait se retirer de l'administration de ces élections au profit des

associations de faculté. Clara Péron, vice-présidente Affaires universitaires, a énoncé son opposition affirmant que les sénateurs doivent être élus en même temps que le vice-président Affaires universitaires.

«J'ai reçu des plaintes concernant l'objectivité des référendums», explique Brian Lack. Le fait qu'il n'y avait que des comités du «oui». Toutefois, un référendum peut être biaisé, mais pas biaisé injustement selon Lack. Pour améliorer les questions référendaires, il faudrait qu'elles soient écrites de manière à ce qu'il soit impossible de dire qui les ont écrites.

Autre proposition pour l'avenir, le vote en ligne a été présenté. Déjà utilisé par plusieurs universités, cela permettrait de couper le budget d'Élections McGill de moitié, soit une économie de 15 000\$. La participation resterait la même avec l'aide de technique de promotion comme les publicités sur tous les ordinateurs, une «votemobile», etc. Le système pourrait être développé durant l'été par des étudiants en informatique pour un montant de 10 000\$.


Toutefois, certains candidats se sont plaints du manque de sérieux des candidats du *Red Herring*. La boîte sur laquelle apparaissait l'inscription «sacrifier la vierge / pute ici» a suscité l'indignation de certains membres du conseil, principalement de Danielle Lantaigne, représentante de la faculté des Arts et vice-présidente Communauté et affaires gouvernementales élue. «Tous les membres de l'AEUM avec le statut requis ont droit de se présenter à un poste ainsi que la liberté d'expression garantie par la Charte canadienne des droits et libertés. Ce n'est pas la responsabilité du directeur des élections de réglementer les messages exprimés lors du débat ou de juger s'ils sont sérieux, politiquement corrects, ou pro-AEUM. Tous les candidats ont reçu un temps de parole égal et une opportunité égale de parler à l'auditoire», a expliqué Brian Lack. La boîte selon certains représentait une forme de harcèlement sexuel, ce que Lack n'est pas d'accord. Il a aussi été attaqué pour sa lettre ouverte publiée dans le *McGill Tribune* la semaine dernière en réponse à une lettre écrite par Wojtek A. Baraniak, président de l'AEUM. Le conseil semblait plutôt chatouilleux à ce sujet.

## Nouvelles en vrac

Les rénovations au centre universitaire William Shatner vont bon train et doivent se terminer à temps le 31 mars 2001. Le Gert's ouvrira en grande pompe le 12 avril, soit le lendemain de sa finition. L'aménagement, incluant le nouveau bar, coûtera 150 955,55\$ avec taxes et devrait être complété pour le début de l'année scolaire.

**«Ce n'est pas la responsabilité du directeur des élections de réglementer les messages exprimés lors du débat ou de juger s'ils sont sérieux, politiquement correct, ou pro-AEUM. Tous les candidats ont reçu un temps de parole égal et une opportunité égale de parler à l'auditoire.»**

Un accord entre l'AEUM et les Centres de la petite enfance McGill a finalement été signé. Il comprend ceci: «Il est compris que la somme de 45 000\$ représente le montant devant être payé aux CPEM par la SCMU pour les services rendus et qui seront rendus entre le 1er avril 2000 et le 31 août 2001.» Lors du vote du conseil exécutif Chris Gratto, vice-président Clubs et services, s'est abstenu. «C'est simplement le pire contrat. Ils n'ont rien fait pendant 90 jours et nous ne pouvons pas avoir notre argent», a-t-il affirmé au conseil. Mark Chodos, vice-président Communication et événements, devait lui-même s'abstenir de voter, mais a eu pitié de Kevin McPhee, vice-président Opérations, qui a travaillé très fort sur ce contrat. Notons que Wojtek A. Baraniak et Jeremy Farrell, vice-président Communauté et affaires gouvernementales et président élu, étaient à Ottawa lors de cette réunion.

Finalement, le nouveau conseil et le conseil sortant ont un atelier d'entraînement de diversité samedi dernier au Salon des clubs. Cet entraînement avait été demandé suite à la controverse de la Constitution du Black Student Network le semestre dernier. L'atelier est obligatoire pour tous les conseillers et l'exécutif, et se tiendra deux fois l'an. Espérons qu'ils ont appris quelque chose. 



## La schtroumpf du schtroumpf à lunettes

## Tout ce qui monte....

CÉDRIC SAM

**A**près 15 ans en orbite, Mir, la station spatiale russe, est finalement retombée sur Terre jeudi dernier. D'abord un peu nerveux, les Russes ont souscrit à une police d'assurance de 200 millions\$. On se souviendra qu'en 1979 un débris de la station spatiale américaine Skylab avait malencontreusement réduit la durée de vie d'une vache australienne. Mais, dans le cas des Russes, il y a eu plus de peur que de mal: en fait, ça s'est tellement bien déroulé qu'ils se sont engaillardis et visent maintenant Mars.

Les débris de Mir sont tombés dans le Pacifique sud et l'on a même profité de l'occasion pour filmer le spectacle offert par l'entrée des bouts de métal enflammés dans l'atmosphère terrestre. Comme ça, les Américains pourront se remémorer l'ancienne rivalité entre les deux pays, d'ailleurs ressortie du placard avec l'expulsion de 50 diplomates de chaque côté.

Pendant que Mir a réussi son retour sur Terre, on ne peut pas en dire autant de celui de Jean Chrétien. Mercredi dernier, deux actionnaires de l'Auberge Grand-Mère déclaraient au *National Post* que M. Chrétien possédait encore des actions de l'établissement en 1999, après l'octroi d'une subvention de la part de la BDC. Le lendemain, un banquier s'étant occupé de la vente des actions en 1999 confirmait les faits au *Globe and Mail*.

Pour celui qui a été propulsé au 26 Sussex Drive en 1993 en promettant une administration plus transparente, les pièces commencent à se déboulonner et la friction «parlementaire» devient de plus en plus apparente. Il ne lui reste plus que trois ans au pouvoir: va-t-il faire «plouf» dans l'océan ou s'écrasera-t-il en faisant tomber des débris spatiaux sur la tête des derniers députés libéraux à l'ouest de l'Ontario?


## Conspiration du mois: les boissons saturées de sucre, avec des bulles et de la caféine

Comment se fait-il que de telles boissons aient réussi à conquérir le monde en un siècle, alors que l'idée de bière ait pris des millénaires pour se perfectionner? On les nomme «boissons gazeuses», alors que c'est le sucre, non pas le gaz carbonique dissout, qui les caractérise.

Le bonbon liquide, comme certains l'appellent, rassasie la faim comme rien d'autre. Les jeux de biochimie (compétitions sportives, beuverie, rassemblants des étudiants de tout le Québec) avaient lieu cette fin de semaine. Lorsque les participants ont commencé à chanter pour avoir leur diner - car les 55 pizzas commandées tardaient à arriver - les organisateurs ont distribué des canettes de Spritz et de Cola Choix du Président et, comme par magie, les chants se sont tus.

La plupart des boissons gazeuses contiennent de la caféine. Cette substance a d'ailleurs un effet plutôt extrême sur le comportement de l'auteur de cette chronique. Ses inhibitions diminuent et il commence à vous harceler sur la couleur du ciel. Si vous en avez la chance, donnez une de ces grosses bouteilles de 600 mL à votre petit cousin de 9 ans, amenez-le dans un centre commercial et essayez de le suivre. Si vous étiez sa mère, votre portefeuille subirait assurément une réduction de masse (sauf si vous payez par carte de débit).

En fait, ce n'est qu'un aspect de la conspiration, car au cœur même de cette insidieuse manipulation se trouvent les responsables de la mcdonalisation et de la walmartisation du monde. (Étrangement, c'est toujours de la faute des riches et puissants, hein...)

Une boisson ultra-sucrée, comme si l'énergie qu'elle procure ne pouvait pas être prise une bouchée à la fois dans un plat ayant mijoté un dimanche après-midi. Une boisson caféinée, comme si on n'avait plus le temps de dormir une nuit complète pour être présent d'esprit toute la journée. Une boisson pétillante, comme si le soleil, les oiseaux et les chiens de prairie ne nous procuraient plus le plaisir des sens... 

**C'est bien beau des élections, mais pourquoi a-t-on des élections au Délit? Tout simplement pour former l'équipe de l'année prochaine. Les postes ouverts sont les suivants:**

rédacteur en chef,	chef de pupitre nouvelles,	chef de pupitre culture,
coord. de la photographie,	coord. de la mise en page,	coord. de la correction,
coord. du site Internet,	assistant à la rédaction.	

Les étudiants pouvant se présenter sont tous ceux qui ont obtenu le droit de vote en participant au journal par le biais de trois articles, photos ou soirées de production. Vous avez jusqu'au mardi le 3 avril 2001, 17h pour présenter votre candidature au journal en inscrivant votre nom, le poste ainsi que les signataires de deux collaborateurs ayant le droit de vote aux élections. Les élections se tiendront le **mardi 3 avril 2001 à 17h30** au bureau du journal situé au local 620 du sixième étage du New Chancellor Day Hall.

[www.delitfrancais.com](http://www.delitfrancais.com)  
[www.delitfrancais.com](http://www.delitfrancais.com)



# Pain Vin Poésie: quotidien

HUGO DUCHESNE

**L**e 21 mars dernier, c'était la journée mondiale de la poésie, journée où nous lui avons fait une place, pour une fois dans notre quotidien. Une place aux poètes, au Lion d'or par exemple, où quelques poètes se sont livrés à la lecture de vers et de proses. C'était intime, quasiment comme dans un salon, un salon où la poésie est accessible.

Comment inviter la poésie à prendre un verre, par où la saisir, ou plutôt, comment lui être disponible, la distinguer parmi tous ces impératifs de modernité, de mode et d'apparence, cette science de la vitesse étudiée dans les couloirs prévisibles du quotidien, ce quotidien, friand de reconnaissance, «d'utilité», de rentabilité, d'images et d'argent comptant? Il n'y a pas d'Internet «haute vitesse» pour distribuer le sens d'un poème, il n'y a pas de pub axée sur la séduction et la promotion de la poésie, il n'y a pas de profil enthousiaste voué à «l'homme poétique», lui reprocherait l'homme d'affaires; la poésie, «objectivement», prétendent les jeunes cadres dynamiques, n'est pas aussi «actuelle» que l'informatique et n'est pas aussi payante que l'administration. Puisque la tendance est à ce qui est utile, ponctuel et concret, la poésie ne s'avère aucunement de taille. On peut lui sourire, comme un souvenir, ou se la rappeler, comme un vestige.

## Une autre lecture

La poésie jouit d'une banquette de préjugés à son égard. Est-ce qu'on la trouve nulle ou est-ce qu'on ne veut pas faire l'effort d'aller jusqu'à elle, ce qui implique l'effort d'aller jusqu'au bout d'une lecture qui, a priori, n'a pas l'air facile? Est-ce qu'on l'évite parce qu'elle n'est pas intéressante, ou parce qu'elle peut, par moment, devenir plus complexe qu'une narration, qu'un dialogue, qu'une lettre ou qu'un pamphlet? C'est quoi? Est-elle trop précieuse, voire pompeuse, ne reposant que sur une «beauté des mots» sans fond, truffée d'artifices et de dentelles, ce qui rendrait sa fra-

accepter une lecture plurielle, équivoque, souvent fragmentaire et surtout, polysémique. La poésie refuse l'unilinéarité, et, en ce sens, elle repose sur une tension qui, d'entrée de jeu, pluralise les possibilités de sens. Une image poétique peut renvoyer à plusieurs images concrètes, quotidiennes, et c'est au lecteur de choisir, au fil de sa lecture, à travers la succession d'images poétiques, lesquelles, puisées dans son quotidien et sa compréhension du poème, il privilégie afin de constituer sa conception du poème. Un mot peut avoir un sens précis, il peut être suivi d'un autre mot qui a lui aussi un sens précis, mais c'est justement cette association sémantique, soit ces deux mots collés, qui peut renvoyer à une image inattendue, forte, surprenante ou, pour un autre lecteur, à autre image surprenante que ces mots associés auront engendré. Polysémie, je disais.

## De rythmes et de sons

Il est donc permis de construire le sens du poème en même temps qu'on en fait la lecture. Ce n'est pas la seule permission qu'offre la poésie. Le poème permet au lecteur de penser à mesure que son travail de signification se déploie. Il offre une forme, indissociable à son contenu. Ce qui est dit est donc indissociable de «comment c'est dit». On peut le lire à voix haute et se rendre compte que les mots, intentionnellement, emportent avec le sens qu'ils suggèrent une musique, une mélodie, qu'il y a des jeux sonores qui renforcent la voix et l'évocation poétique. On peut se rendre compte qu'un mot placé devant un autre oblige le lecteur à accélérer sa lecture ou encore, à l'interrompre; on peut se rendre compte que le rythme est inhérent au poème, qu'il distribue et accorde son sens. Sans parler des jeux de langage qui viennent distraire le poème en lui proposant toujours plus d'un sens, qui allègent ou ajoutent de la densité au poème avec toutes ces métaphores, ces calembours, ces métonymies et ces allitérations qui ne se lassent jamais d'amener le poème là où il doit aller.

## La poésie du quotidien

Mais où va le poème? Une simple question parce qu'il semble trop ouvert et trop sélectif, de sorte que le poème lui-même, parfois, se lasse de la direction qu'il devrait prendre au profit d'une autre et ce, devant le lecteur. C'est qu'il opte fréquemment pour l'ellipse et pour le poème, avoir recours à l'ellipse, c'est comme aller à l'essentiel. Le poème, tranquillement, se dirige vers le lecteur par la voie de la brèche. La brèche est pour lui une amie de l'ellipse, parce que c'est un chemin qui coupe, qui va à l'essentiel. Aller à l'essentiel, pour la poésie, c'est un peu se dépouiller de tout élément narratif, descriptif ou dialogique. C'est beaucoup, d'autre part, se rabattre sur le «noyau dur» de la langue. La langue avant la description, la langue avant la narration, avant d'être remplie. Si de toutes les phrases émanant du quotidien le plus modeste on enlevait ce qui est de trop, on

enlèverait ce qui ne sert qu'à nous faire comprendre, on obtiendrait une poésie du quotidien, une poésie modeste de tous les jours. Vous me voyez venir, la poésie est partout.

Quand on dépouille la langue, reste la poésie. Alors, je la vois dans le métro, dans la plupart des épiceries, à la télévision lors des publicités, dans les slogans politiques, sur les cartes d'affaires, je l'entends quand quelqu'un, à la caisse, compose son NIP et

**La poésie  
est partout  
si on lui  
est disponible.  
On peut l'inviter  
à prendre  
un verre.**

produit une musique de poésie à cinq notes. Je la vois dans les bars, sur les défenses de stationner, dans les menus au restaurant. Je la vois partout dans la langue, à condition qu'elle soit dépouillée. La poésie est partout si on lui est disponible, si, à travers plusieurs phrases quotidiennes, on sait aller à l'essentiel. On peut l'inviter à prendre un verre.

La poésie se fait discrète et se veut intime. D'abord fragmentaire, elle se laisse lire à plusieurs rythmes, comme si elle était faite pour les arrêts. On ne peut donc pas perdre le fil puisqu'il y en a plusieurs. Parlant d'arrêt, elle est idéale en métro; d'elle, on peut donc débarquer à tout moment. C'est la même histoire pour l'au-

tobus. On peut prévoir son trajet et sa sortie en fonction de la longueur des poèmes.

## Libre comme le printemps

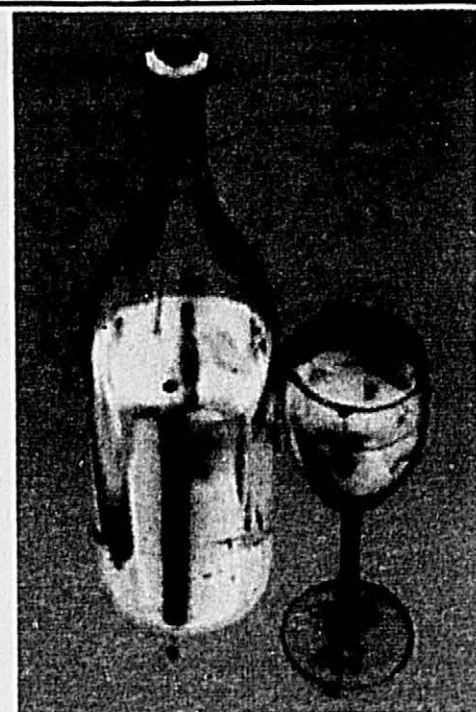
Il peut arriver que l'on ne sache pas par où prendre la poésie, même si elle se veut discrète et intime. Farouche peut-être, confiante dans ses distances, elle ne se sent pas obligée de se justifier, de nous «faciliter» la tâche, de nous offrir beaucoup de référents afin que l'on puisse mieux repérer son sens et ce qu'elle veut dire. Peut-être nous laisse-t-elle trop libre. Et cet excès de liberté corrode le sentiment de ne pas savoir par où la prendre. Pourtant, il nous arrive souvent de goûter un vin à l'aveugle, de ne pas connaître sa provenance, son cépage, son millésime et de quand même fermer les yeux, le sentir, savoir qu'il ne sera pas facile de le reconnaître ou, au mieux, de s'approcher de son identité. On se laisse guider par ses intuitions, on tente de faire le lien avec d'autres vins semblables qu'on aurait goûté; nous devenons notre seule référence. La poésie nous demande parfois le même effort, ce même abandon qui consiste à «essayer de trouver». Le poème a plusieurs vérités que l'ouverture apprivoise. Il serait inutile de les avoir avant même de les trouver.

Le 21 mars dernier, on s'est entendu pour dire que la poésie était accessible, que c'était une toute petite chose, quasiment palpable, près des gens, que c'était une «façon d'aller» vers eux avec le charme des mots. Ce n'est pas un hasard si la journée mondiale de la poésie empiète sur la journée officielle qui annonce le printemps! ☺

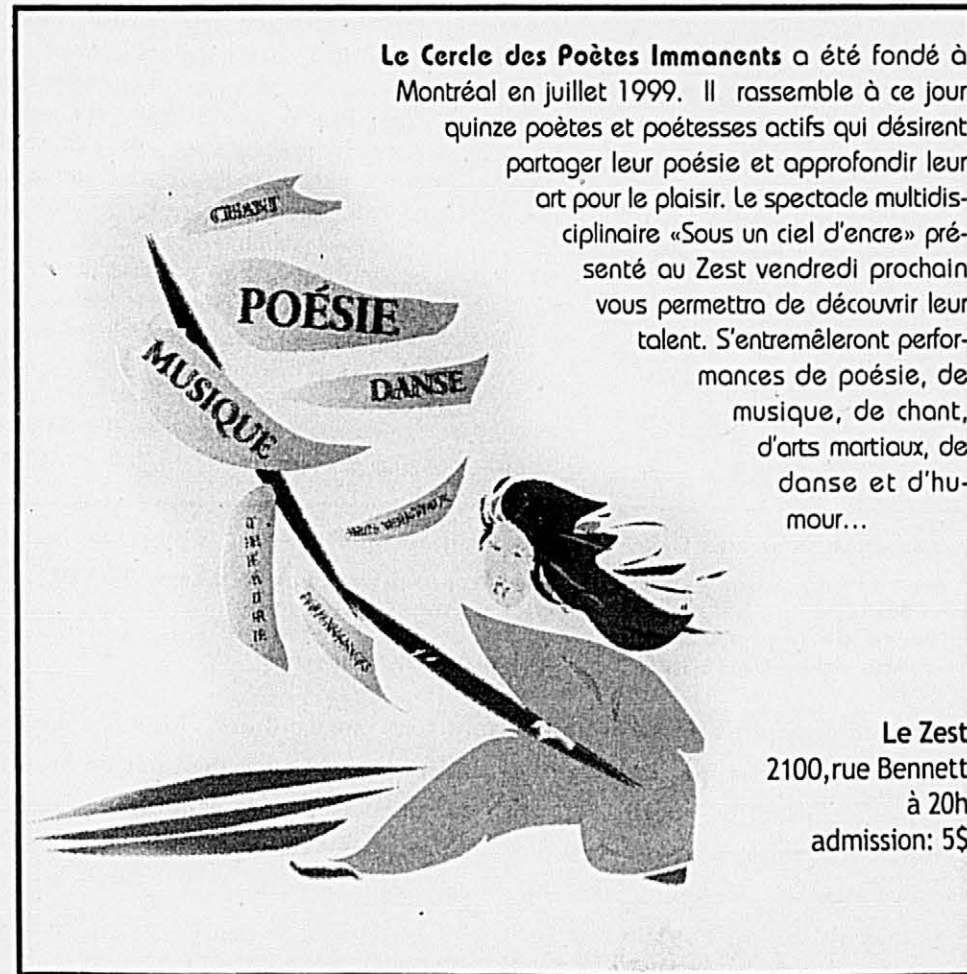
**Quand on  
dépouille  
la langue,  
reste  
la poésie.**

gilité insupportable? Serait-elle victime de ses fioritures, de ses enjolivements rythmés, mélodieux, qui se complaisent à la surface d'une réelle pensée qui, contrairement à la poésie, serait crédible, fondée et solide parce que profonde? Ou encore quoi? La poésie est peut-être trop hermétique, fermée sur elle-même, assurément trop abstraite, ou du moins, pas assez pratique, sans personnage, sans ancrage aucun sur la réalité, sans intrigue, récit ou identification possible à l'univers de la fiction. Que voulez-vous, ils sont nombreux les lecteurs à chercher, à travers les fibres du texte, quelque refuge mimétique servant à merveille leur besoin d'identification. Il est vrai que la poésie choisit et impose une autre lecture.

À quoi peut ressembler cette lecture? Entrer dans le territoire de la poésie, c'est



**Le Cercle des Poètes Immanents** a été fondé à Montréal en juillet 1999. Il rassemble à ce jour quinze poètes et poétesses actifs qui désirent partager leur poésie et approfondir leur art pour le plaisir. Le spectacle multidisciplinaire «*Sous un ciel d'encre*» présenté au Zest vendredi prochain vous permettra de découvrir leur talent. S'entremêleront performances de poésie, de musique, de chant, d'arts martiaux, de danse et d'humour...



**Le Zest**  
2100, rue Bennett  
à 20h  
admission: 5\$



**La truite**

9

Une truite un peu grasse  
Écoulait  
Ses jours innocemment  
Quand en mai

Survint dans une barque  
Un pêcheur  
Habile homme et mon père  
Par ailleurs

Un coup de canif soudain tira des eaux pleurantes  
La truite terrifiée, frétilant' masse grise  
Livide, bête et muette' au demeurant charmante  
Honteus' d'être victime de sa gourmandise

Sur le bois de la barque  
Elle sautait  
De son grand oeil mouillé  
Elle pleurait

Mon père repris les rames. L'invitée singulière  
Cessa de gigoter. Une promenade galante  
En d'autres circonstances, aurait été séante  
Si ce n'est qu'il y avait trop peu d'eau et trop d'air.

Mon père nous arriva  
Satisfait  
Avec un poisson gras  
Qui pleurait

Ma mère voulut le frire' mais les pleurs gicleraient  
Ma sœur le bouillir' mais les pleurs déborderaient  
Mon père ne sait rien dire' alors il ne dit rien  
Je dis : « Si on la tuait pleurerait-elle moins ? »

La truite un peu idiote  
Pleurait  
Et mon père, au couteau  
Tremblait

Il n'avait jamais tué quelque chose' qui pleurait.

Quand on l'a éventré  
Le poisson  
Égorgé, il pleurait  
Comm' un thon

Pleurait pleurait pleurait  
Saignait un peu aussi

Mon père eut une larme  
Et ma mère  
Ma sœur fondit en larmes  
Et prières

Nous pleurons tout en chœur  
Devant le mort poisson  
Dépecé et gisant  
Plein de résolutions

Ma sœur deviendrait nonne  
Je n'irais plus Prévert  
Ma mère ne cach'rait plus  
Le bréviaire de grand-mère  
Mon père ne pêch'rait plus  
Les truites des rivières

Observant le poisson  
Nous fîmes un grand soupir  
Désolés, nous le primes  
Et le jetèrent à frire.

Quand nous l'avons mangé  
Il pleurait  
Avec du beurre salé  
Qui suintait  
Et un peu de citron  
J'ai pleuré  
En coupant les oignons  
Nous pleurons.

Grand-mère s'est resservie  
En pleurant  
Cherchant son bréviaire  
En même temps

Ce fut comme un grand deuil  
Qu'on supporte  
Avec du vin blanc et  
Des pleurotes.

JONAS-SÉBASTIEN BAUDRY

Une sorte de vie  
une paire d'agonie  
la passion du fixe  
l'extase du flou  
l'habillent de cicatrices

Le désaccord parfait s'ébruite à vivre nul. L'aventure se lasse des apothéoses stationnaires. Un coma moteur te fait voir de face, l'immensité d'un plafond te racolle, au désir désert. La fracture de ta personne rôde en rond autour de ton exil pour séduire son vertige; ta pluralité se vide.

Je t'emmènes apprécier  
le partage d'une vacuité  
le sourire de l'ivresse  
devant les artères du corps  
la traverse est du vertige

HUGO DUCHESNE

**Mauvaise volonté**

T'étais pas comme j'pensais  
Et j'étais pas comme tu pensais  
J'me trompe-tu?

La bulle a pété  
Sans classe aucune

La scène était  
Extra-glycérique

On voyait de plus en plus  
Au travers de nous-même

C'était rough pour les yeux  
Hein?

**Notre Amour-propre Propre:**

Qui  
Est-  
Ce  
Qui  
Est  
Celle  
Qui  
Se  
Laissera  
Savonner  
Sans  
Se  
Salir?

**Notre Chambrette Chambrée:**

Chez  
Toi  
Itou  
C'était  
Tapissé  
Couleur  
Céruleenne  
De  
Voiliers  
Qui  
Coulait  
Ta  
Voilerie?

**Notre Murmure Emmuré:**

Ta  
Mûre,  
Mûrie  
Entre  
Tes  
Murs  
Mûrs,  
Est-elle  
Mûre  
De  
Mur  
En  
Mur?

Marcher lentement et rien ne change  
m'arrêter pour savoir l'attendre  
ma vie  
ou mieux sait me rejoindre  
elle n'a pas encore appris à dépasser  
plus le cours c'est normal  
plus le décor s'éloigne

HUGO DUCHESNE

**Notre Visionique Visionaire:**

Je regarde  
Ta bulle ta crasse ta mûre ta tapisserie ton voilier ton savon

Et toi  
Ma copie

Tu louches  
Ma bulle ma crasse ma mûre ma tapisserie mon voilier mon savon

**Notre Part Partageable:**

Ta  
Ma  
Ta  
Ma  
Ta  
Ma  
Ta  
Mon  
Ton  
Mon  
Ton  
Mon

bulle  
bulle  
crasse  
crasse  
mûre  
mûre  
tapisserie  
tapisserie  
voilier  
voilier  
savon  
savon

Notre histoire?

**Notre Mauvaise Volonté Maladroitement Volontaire:**

« À proprement parler,

Mon voilier  
Pas tout à fait mûr  
De propre à rien  
Peut passer  
En-dessous des ponts  
Au pays de ta bulle

Vois-tu  
Comme ça

On pourrait  
Ne jamais  
Se tapisser  
Les mûres!

ANNE-MARIE ROLLIN





## Les causeries du mardi

# Dorothee Berryman et son Jazz-Concert

NICOLAS BOURDON ET JEAN-PHILIPPE CHARTRÉ

**À** la sortie de la salle de spectacle Le Lion d'or, nous marchions comme des désespérés à la recherche de la station de métro Papineau. Nous nous arrêtons devant la colossale affiche du téléroman Emma pour tirer des balles de neige sur la large tête d'Élise Guibault, dont la trivialité nous déplaît. Après ces gamineries, la discussion sur le spectacle jazz de Dorothee Berryman s'engage.



Dorothee Berryman

**Bourdon:** Une bonne performance jazzée me fait toujours sentir libéré. Dorothy est tellement délicate, si raffinée, si chaleureuse! Et son visage est magnifique, celui d'une femme dans sa maturité la plus éblouissante, avec des yeux pétillants de volupté, de petites pommettes rouges et rebondies, une gorge blanche, molle et invitante, et un rire qui semble attendre le prochain Bill, Tom ou Jack qui lui donnera une bise passionnée.

**Chartré:** C'est qu'elle a un grand charisme sur scène. D'ailleurs, c'est avant tout une comédienne. C'est fou ce qu'elle a réussi à faire accomplir à l'auditoire, cette assemblée de baby-boomers québécois en col roulé, qui, dans une innocence qui m'a inquiété, a chanté en cœur, à l'invitation de Dorothy, le thème musical de vieilles publicités américaines entendues dans leur enfance. J'ai eu une vision trop réelle de cette foule représentative d'un Québec assujéti par la vicieuse propagande qui consiste à nous faire avaler une mass-culture séduisante, salée, mais ô combien abrutissante! Elle m'a également rappelé ces chanteuses du Montréal décadent des twenties, dans les cabarets immoraux où les USA commençaient à répandre leur musique, comme des gaz, dans notre espace aérien.

**Bourdon:** Si c'est pour faire smart que tu reviennes encore avec ton discours d'intellectuel blasé, c'est raté. Rien de ce que tu dis n'a de rapport avec la réalité. Certes, elle a chanté en anglais des thèmes amoureux de type anglais; certes elle a défiguré le magnifique poème chanté de Prévert «Les feuilles d'Automne» en produisant une odieuse version bilingue. Cependant, c'est pour sa performance jazz qu'il faut la juger. Avant le spectacle, j'étais rempli des tensions d'une journée d'études. Maintenant, je suis détendu, relax. Je me sens comme si c'était un dimanche matin, m'éveillant aux côtés d'une belle pour recueillir la lumière feutrée et tendre que m'apportent le soleil et l'amour.

Ses chansons chaudes et veloutées ont évacué le stress nerveux qui était en moi. C'est très agréable: la réalité me semble moins pénible après l'écoute de ces douceurs pianotées et de la langueur contre-bassiste improvisée. J'oserais avancer le mot de «génie» pour qualifier l'interprète et les musiciens, tellement j'admire leur talent, leurs reproductions des vibrantes atmosphères de Duke Ellington, Ray Charles et d'autres encore.

**Chartré:** Je comprends tout cela: tu te sens reposé comme un dimanche matin, flânant en jogging pants devant les Marvel comics. Le jazz bien joué amène une décompression agréable chez l'individu urbain toujours sur le qui-vive et en état d'alerte face à une ville agressive, pleine de stimuli étranges qui, chaque jour, semblent plus impatients de tester l'adaptation et la tolérance de nos sens à leurs égards. Mon inquiétude vient plutôt de la pensée que la consommation du jazz afin de balancer les violences d'un monde dépourvu d'unité et de religion, n'est, au même titre que le yoga, le cinéma, le sexe tantrique et le culte des belles machines, qu'une partie intégrante, nécessaire à un système global athée de production-consommation. Je suis aussi hanté par l'image rousseauiste des arts, comme si le jazz n'était qu'une guirlande de fleurs enivrantes camouflant les chaînes qui attachent, devant les profiteurs gras et méprisants, les subjugués mélancoliques et drogués.

**Bourdon:** Ouf, tant de mots vides! Est-ce qu'on ne pourrait pas tout simplement apprécier la musique et s'aimer les uns les autres sans trop raisonner? Il me semble que c'est le seul moyen d'être heureux.

**Chartré:** Bonheur ou devoir, il faut choisir.

**Bourdon:** Je choisis le jazz. Je m'évacue en lui.

**Chartré:** Tu t'annihiles en lui. ☺



## Musique

# Les Tubes fêtent la réouverture du Sky

ÉLISE FRÉCHETTE

**J**eudi dernier, Les Tubes ont étrenné la scène du nouveau Sky, qui redeviendra sans doute un des bars gay les plus courus du Village. Qui sont Les Tubes? Ceux qui ont le câble ou qui fréquentent le Quai des Brumes les connaissent sûrement. Il s'agit de la formation yé-yé qui anime les Soirées Max Lounge à Musimax. Les pseudo-nostalgiques de Joe Dassin, Nanette Workman, Jacques Dutronc, Mireille Mathieu, France Gall etc. sont leur public cible. La communauté gay? «Pas spécialement», affirme Stéphane Diamond, le guitariste des Tubes.

«Pseudo-nostalgiques», les fans des Tubes le sont. Non pas parce qu'ils feignent d'être nostalgiques, mais bien parce que la génération étudiante d'aujourd'hui est tout simplement trop jeune pour avoir dansé le yaya quand c'était à la mode «pour vrai». Or, il est pertinent de se demander pourquoi la jeunesse d'aujourd'hui tripe sur les hits de jeunesse d'aujourd'hui (on devrait rebaptiser le regretté ancêtre de La Fureur «Jeunesse d'autrefois» pour les besoins de la cause...) Ce n'est pas la première fois que la mode fait un saut d'une génération pour revenir en force. Les pantalons pattes d'éléphants et les souliers plates-formes ont également refait surface à la fin des années 1990. On s'entend sur le fait qu'il n'y a rien d'exceptionnel là-dedans.

Ce qui est étrange, c'est que les membres des Tubes eux-mêmes n'ont pas du tout le profil de «trippeux de musique des années 60». Ils ont plutôt l'air d'un band branché de musique alternative. La chanteuse, Chantal Caron, fait montre d'une élégance et d'un professionnalisme étonnants. Les musiciens dégagent une aisance à cent mille lieux du look coincé «y'a d'eau dans cave» de Joël Denis et Pierre Lalonde de «Jeunesse d'autrefois». Le monde évolue, les jeunes s'émancipent et c'est très bien comme ça. Mais il ne faudrait quand même pas essayer de nous entuber! On veut bien tripper yé-yé en 2001, encore faut-il que ceux qui nous incitent à dépoussiérer la garde-robe de nos parents y croient aussi!

Le talent des Tubes n'est pas remis en question ici. C'est leur motivation qui l'est. La réouverture du Sky était, pour plusieurs, un événement. Pour le guitariste des Tubes, elle semblait représenter un spectacle comme les autres. Ni chaud, ni froid. En tous cas, pas mal moins stressant que de jouer au party du gala de l'ADISQ où «les gens de l'industrie ont eu besoin de six chansons avant de remplir la piste de danse». L'entrevue que Le Délit a réalisée avec Stéphane Diamond pendant le cocktail, quelques heures avant le spectacle, avait un je-ne-sais-quoi de pathétique...



Gay et yé-yé entubés au Sky.

**Le Délit:** Ce soir, vous allez faire le spectacle de réouverture du Sky. Ce sera votre deuxième spectacle dans le Village et vous y reviendrez 2 fois en avril. Est-ce que Les Tubes s'identifie de quelque façon avec la communauté gay de Montréal?

**Stéphane Diamond:** Pas spécialement. On a bien aimé notre premier spectacle au Unity. Le monde bouge et aime fêter.

**Délit:** Appréhendez-vous la fin du trip yé-yé?

**S.D.:** On est bien conscient que c'est probablement éphémère. On est tombé dans la nouvelle vague des années 60 et 70. C'est un bon timing. On a ben du fun maintenant et tant que les gens vont tripper...

**Délit:** Auriez-vous assez de matériel pour un deuxième album?

**S.D.:** On en aurait assez pour en faire 4. On a surtout plein de compos mais comme on est un groupe yé-yé, c'est ça qu'on donne aux gens. Sur notre album, on a mis juste une compo.

**Délit:** Puisque vous faites de la chanson française, envisagez-vous de conquérir le jeune public français?

**S.D.:** On y a pensé, c'est sûr. Mais avant que ça se concrétise...

Étrange pessimisme alors que l'ambiance du Sky était déjà à la fête. Plus pathétique que ça, tu meurs... Mieux, tu trouves ton propre beat. ☺

 **Compagnie de telecom recherche**  
des personnes de langue Italienne et Turque, pour animer des lignes de chat.

Excellent environnement, Metro McGill. Sérieux uniquement. (514) 879-0362 ext. 227.





# L'art dans ses états

SOPHIE PILLARELLA

**L**e domaine des arts visuels n'échappe pas aux tendances. Depuis quelques années, c'est la multidisciplinarité qui a la cote auprès des artistes underground d'ici. Dans le cadre du *Projet/Projo*, le Studio 303 a décidé d'en faire son cheval de bataille deux soirs durant.

Le Studio 303, en collaboration avec le Mai (Montréal, arts interculturels), vous propose un happening artistique gratuit et unique les 30 et 31 mars prochains, dans les locaux du Mai. Cet événement rassemble sous un même toit installations, performances, projections et un lounge animé où le spectateur sera appe-

activités pour devenir un centre multidisciplinaire. Il est notamment l'instigateur des projets *Bruits du noir*, *Edgy women* et *Home movies*, et celui qui a l'idée de faire participer le public aux divers projets. Le corps garde cependant une place prépondérante et sert d'ailleurs de fil conducteur au *Projet/Projo*.

Paul Caskey confie que le projet est en branle depuis un an et demi et qu'il aurait dû avoir lieu l'an passé à l'Usine C, mais faute de subventions, l'équipe a renoncé à offrir un projet amputé d'avance par un manque d'argent. Un an et demi plus tard, par la participation du Mai et



Tammy Forsythe Jehou

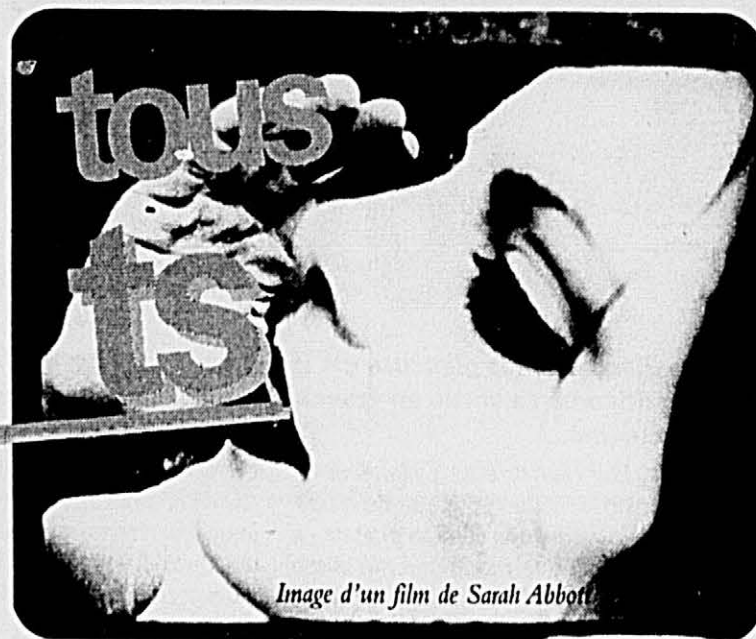


Image d'un film de Sarah Abbott


Laws of robotics, promet une ambiance visuelle et sonore hors du commun. Cette salle sera aussi l'occasion de boire une bière ou de visionner des vidéos en attendant les performances.

Jean Ranger, mieux connu sous le nom de Johnnyranger, a bien voulu donner au *Délit* un avant-goût de ce qu'il prépare pour le *Projet/Projo*. Il offrira une installation appuyée par des médiums audio, vidéo et humain. Sa performance, pour sa part, implique «une présence humaine directe». S'il ne peut

décrire son oeuvre avec plus de précision, c'est qu'il est encore en train de la préparer. Il prétend d'ailleurs qu'elle ne sera prête que le jour de l'événement! «Je n'y peux rien, je suis un gars de dernière minute. Mais de toute façon, la performance implique un haut niveau d'improvisation et de liberté.» Il a accepté de participer au *Projet/Projo* parce qu'il considère que celui-ci s'inscrit

dans son cheminement professionnel. Designer de formation et autodidacte de nature, Jean Ranger touche depuis quelques années à l'art Internet. Le langage interdisciplinaire est celui qu'il a adopté.

Mais il ne faut pas croire que le *Projet/Projo* est une production multimédia. Paul Caskey fait le point: «Si on fait usage de la technologie, cette dernière ne vient qu'appuyer le corps témoin par l'oeil de la caméra, elle n'est en fait qu'un médium parmi d'autres.»

La première édition du *Projet/Projo* n'est pas encore partie du passé que le co-directeur du Studio 303 pense déjà à sa deuxième édition. Il envisage, entre autres, une collaboration avec le Festival Montréal en lumière «parce que leur concept fit avec le notre». Chose certaine, le *Projet/Projo* surprendra par son éclectisme et sa contemporanéité. Courez-y, car des événements du genre ne courent pas les rues. 

Projet/Projo  
30 et 31 mars 2001  
Mai (Montréal, arts interculturels)  
3680 Jeanne-Mance  
Ouverture des portes à 19h00

GRATUIT !!!



Tammy Forsythe assise



Johnnyranger en ombre et en lumière

lé à circuler librement d'une pièce à l'autre et «à définir son propre trip». Ces mots empruntés à Paul Caskey, co-directeur de l'événement et du Studio 303, ex-danseur et chorégraphe, ont été prononcés avec attention et justesse, doublé d'un charmant accent vancouverois, lors d'un entretien au cours duquel il a démystifié le *Projet/Projo*.

«Centre de création, de répétition et d'entraînement en danse et en arts connexes», le Studio 303 est une petite boîte qui se donne depuis douze ans le mandat de produire et d'encourager les artistes qui ont un intérêt pour la «physiqualité». Faire le pont entre les cultures underground et élitiste est son idéal. D'abord connu pour ses activités en danse contemporaine, le Studio 303 a ensuite étendu ses

l'appui généreux de la communauté, sa subvention du Conseil des arts du Canada en prime, le *Projet/Projo* voit le jour dans toute son intégralité.

Au menu, une vingtaine d'artistes prendront d'assaut les trois salles pour exprimer leur variation sur le thème du corps. Les performances de même que les projections se reproduiront périodiquement, obéissant à un horaire fixe, alors que les installations permettront aux participants de circuler librement. Maryse Poulin, Tammy Forsythe, John Porter (Toronto), Jean Ranger, Wayne Yung (Vancouver) et Lily Markiewicz (Grande-Bretagne) comptent parmi les artistes qui seront présents. L'animation du lounge, qui sera assurée par le groupe

Une installation de Fabienne Lussier



**Vous voulez  
publier une  
annonce dans Le  
Délit? Faites vite, il ne  
reste que 1 espaces-pub  
ce semestre.**

**Cela vous intéresse?**

Appelez au 398-6790 ou  
faxez votre annonce au  
398-8318 ou encore  
expédiez-la par courriel:  
daily@ssmu.mcgill.ca





## Cinéma



CÉDRIC LAVAL

# Les rêveries d'une glaneuse ordinaire

**L**es Glaneurs et la glaneuse est le dernier film d'Agnès Varda, prix du public au Festival des Films et Nouveaux Médias 2000, unanimement célébré par la critique à sa sortie en France, il y a déjà quelques mois. C'est dire l'impatience qui m'habitait au moment où s'éteignaient les lumières de la salle de cinéma...

De fait, *Les Glaneurs et la glaneuse* se présente à nous sous l'étiquette de documentaire, filmé avec une caméra digitale - le nouveau support à la mode, qui me laisse pour ma part plutôt dubitatif - et traitant d'une pratique séculaire, le glanage, qui consiste à ramasser dans les champs les épis qui ont échappé aux moissonneurs. Pris dans un sens plus large et adapté aux contingences de la vie moderne (les moissonneuses mécaniques laissant échapper de nos jours bien peu de grain), le terme désigne toute action visant à ramasser la nourriture abandonnée dans les poubelles, les vergers et les champs, à récupérer dans la rue les objets insolites afin de lutter contre le spectre du gaspillage. La caméra d'Agnès Varda suit donc des hommes et des femmes qui glanent dans les poubelles des villes et les champs des campagnes, s'entretient avec eux des motifs qui les poussent à glaner (le poids des traditions, la misère, les convictions idéologiques), et laisse la conversation dévier sur des considérations existentielles plus larges. Par là, la documentariste laisse échapper par bribes ses angoisses, ses convictions, sa personnalité...


«Filmer d'une main mon autre main», tel est l'objectif avoué (et quelque peu mystérieux) d'Agnès Varda. Moins que sa main, on comprend au fil des images que la

cinéaste s'intéresse surtout au vieillissement de cette main. Ce rapport mélancolique au temps qui passe offre d'ailleurs quelques-unes des plus belles idées du film (l'observation presque clinique des ravages du temps sur sa peau ou ses cheveux, la joie enfantine des camions que l'on dépas-

et la glaneuse. Mais cette implication subjective de la cinéaste éloigne son film de la forme pure du documentaire, en même temps qu'elle permet de rapprocher les spectateurs d'un sujet a priori peu accrocheur.

Pourtant, en dépit de l'évidente qualité

lutte des classes. Simpliste parce que les deux phénomènes (le glanage et le gaspillage) sont les faces d'une seule et même médaille et que l'on ne peut désirer la fin de l'un tout en exaltant l'existence de l'autre. Cette ambiguïté (non assumée par la cinéaste) peut déboucher sur une autosatisfaction un peu perverse: les riches continuent de jeter dans les poubelles puisque les pauvres se nourrissent de cette manne providentielle...

Ma seconde réserve porte sur un aspect plus formel. Agnès Varda s'autorise par son sujet, de laisser libre cours à des digressions (le souvenir amusé d'une rencontre au bal de deux amoureux maintenant mariés depuis belle lurette, l'évocation un peu pédagogique de la vie et l'œuvre d'Étienne-Jules Marey, inventeur de la chronophotographie, etc.) qui laissent par instants pointer l'ennui. Pour sincère qu'elle puisse être, la justification d'un tel parti pris est un peu fumeuse: la construction du documentaire se conforme à son sujet principal en «glanant» des images hasardeuses au fil de ses pérégrinations! On peut s'extasier sur la gratuité reposante d'un bouchon de caméra se balançant durant près d'une minute au rythme d'une musique languissante; on peut aussi attendre davantage d'un film sacré meilleur documentaire européen de l'année... 



se sur l'autoroute, la récupération d'une pendule sans aiguilles qui ne voit pas le temps passer, etc.). Il est, à mon avis, excessif de parler ici d'autoportrait, mais le rapport très personnel qu'entretient Agnès Varda avec la matière qu'elle filme ainsi qu'avec ses interlocuteurs y est pour beaucoup dans le plaisir, la tendresse et l'humour que l'on retrouve dans *Les Glaneurs*

de l'ensemble, le film soulève aussi quelques réserves. Le discours presque utopique sur le glanage (activité réservée aux pauvres hères ou à ceux qui savent mesurer les bienfaits de la nature) fait contrepoids à la critique acerbe du gaspillage (apanage des sociétés riches et inégalitaires), et l'on voit se dessiner derrière cette opposition le schéma un peu simpliste de la

## Cinéma



FRANÇOIS BONNEAU

# Cœurs en déroute chez les samouraïs

**T**aboo (version française de *Gohatto*) salue le retour en force d'un réalisateur japonais qui a plus d'un chef-d'œuvre à son actif. Il a fallu treize ans pour voir apparaître le nouvel opus. On peut pousser un soupir de soulagement: Oshima n'a pas perdu sa touche magique.

Film historique costumé, *Taboo* nous transporte dans les rangs d'une milice japonaise apparentée aux samouraïs. Dans un cadre essentiellement masculin, où l'art de la guerre et le respect d'un code d'éthique sans concession sont fortement implantés, Oshima nous livre un film intimiste dans la froideur d'un huis-clos, abordant l'homosexualité entre guerriers.

À l'été 1865, la milice du Shinsengumi organise des épreuves pour sélectionner de nouvelles recrues. Deux hommes joignent ses rangs: Sôzaburô Kanô (Ryûhei Matsuda), un jeune homme au kimono blanc qui attire déjà tous les regards, et Hyôzô Tashiro (Tadanobu Asano), qui fait rapidement la cour au premier. Une atmosphère de jalousie s'installe. La beauté de Kanô ne provoque pas seulement l'admiration des membres de la milice japonaise, mais sème aussi le désarroi et occasionne une multitude d'événements fâcheux qui ne seront pas sans conséquence.

Il est fort agréable de voir la bonne humeur confondante avec laquelle Nagisa Oshima illustre son thème ô combien délicat. *Taboo* n'est pas exempt d'humour. L'auteur préfère lénifier la lourdeur de ses propos par les dialogues, stratégiques ou anodins, échangés par le commandant

Isami Kondo (Yoichi Sai) et le capitaine Toshizo Hijikata (Beat Takeshi), qui n'ignorent rien des passions peu «orthodoxes» agitant leurs hommes, mais qui ne semblent pas vouloir se prononcer sur le sujet. Certes l'humour est présent, mais le metteur-en-scène l'utilise avec virtuosité pour imprégner son film d'un laxisme sexuel qui ne sombre jamais dans les écueils de l'homophobie.



On trouve Sôzaburô très beau.


Le réalisateur traite de plus son histoire avec un maniérisme sans pareil. Pour cela, il utilise la lenteur, l'esthétisme de l'image, les dialogues, les non-dits et des acteurs doués bien entendu. Ainsi, la beauté ce n'est pas seulement celle du jeune Kanô;

c'est aussi celle de l'image. Le directeur photo fait preuve d'un grand talent en utilisant des lumières très douces pour recréer l'ambiance de l'époque. Les cieux de l'aube avec ses doigts de rose rappellent les textes d'Homère. La chaleur des petites pièces apaise les insoutenables regards remplis d'une forte passion libidineuse envers l'éphémère.

Bien que c'est le propre de l'homme d'être universellement fasciné par la beauté, il est rare que les histoires forgées autour de celle-ci soient empreintes de joie et d'allégresse. Sans tomber dans le mélodrame, Oshima centralise complètement son histoire sur la beauté androgyne du nouveau arrivant. À travers ses personnages, il nous livre un amalgame de réflexions personnelles sur l'attraction physique, le désir sexuel et la perte de contrôle de soi sur soi. Viennent alors se greffer les paroles, agissements et méditations de chacun. Sans condamner aucune action, Oshima laisse libre cours à chacun d'interpréter l'issue tragique d'une guerre intestine où l'hypocrisie, la zizanerie et les coups de jarnac font rage.

*Taboo* tire donc sa force des multiples regards portés sur l'Adonis nippon. Le spectateur s'émeut comme le commandant du Shinsengumi, stupéfié, lui aussi, par la



grâce et la beauté du jeune garçon, assistant stoïque à la dégénérescence de son clan. Malgré la finale située dans un paysage onirique qui rappelle la fatalité des mythes de la Grèce antique, le film laisse libre cours à l'interprétation de l'impuissance masculine face aux flexions du cœur. 



# J'aime... Destiny's Child

STÉPHANE GIRARD

**D**epuis quelques mois déjà, le monde de la musique populaire pulse au rythme de Destiny's Child, trio R&B féminin dirigé par Beyoncé Knowles. Et bien que l'on s'intéresse au trio pour leurs chansons (rentables) ou leur look (agicheur), personne ne porte attention à ce que les filles de Destiny's Child racontent.



Voici, pour palier à ce manque et à titre introductif, la brève dissection de leur étrange poésie qui ne traite, au fond, que de deux choses: l'homme et Dieu.

- «Boy he say he got a girl / Yeah it's true you got a man / But the party ain't gonna stop / So let's make it hot» («Jumpin Jumpin»): les relations hommes-femmes ne dépendent plus de l'honnêteté ou de la fidélité mais, plutôt des purs instincts, activités par la chaleur. Le mariage, ici, ne compte

pour rien; on saute par-dessus;

- «Can you pay my bills? / Can you pay my telephone bills? / Do you pay my automo' bills? / I don't think you do / So you and me are through» («Bills, Bills, Bills»): l'amour est un échange de bons services, mon téléphone contre ton porte-monnaie. C'est le retour du troc;

- «How would you like it if I came over with my clique?» («Say My Name»): la femme, comme un malheur, ne vient jamais seule;

- «I wanna put your number on the call block / Have AOL make my e-mail stop / Cause you're a bug-a-boo» («Bug-A-Boo»): la femme ne règne plus seulement sur les électroménagers, mais, moderne, domine le téléphone et l'Internet, donc les moyens de communication. Si l'homme parle, il ennuie;

- «Tell my what you think about this / I bought my own diamonds and I bought my own ring» («Independent Women»): se couvrir soi-même de bijoux, se masturber, peu importe, la véritable indépendance vient de la possibilité de se donner soi-même du plaisir;

- «You thought that I would be weak without you but I'm stronger / You thought that I would be broke without you but I'm richer / You thought that I would be fat without you but I am hotter / I'm a survivor» («Survivor»): l'autre est la cause de mes malheurs (faiblesse, pauvreté, embonpoint), l'autre est une menace. Vivre, en couple, en revient à survivre;

- «I'm not gonna compromise my christianity» («Survivor»): l'homme et la femme sont aliénés l'un pour l'autre, mais Dieu approuve.

- «We believe that God loves you no matter what you're wearing», déclarait Beyoncé l'an dernier en entrevue. Destiny's Child énoncent ainsi une réalité qui plairait au Pape et, peut-être, aux Républicains: l'autre sexe ne m'est jamais accessible, mais toutes nos différences s'effacent sous le regard bienveillant de Dieu. Rarement une Profession de Foi, dans son ubiquité, aura-t-elle été aussi convaincante. ☉



philosophie

## Idéal-logique

«Le plus fructueux des arts est celui de savoir vivre»

- Kayoko, qui m'a fait découvrir un certain art de vivre.

GUILLAUME GINGEMBRE

**C**ertains appellent cela l'éveil; d'autres l'espérance; d'autres encore qualifient cet idéal de chimérique. L'esthétique de tous les jours, ou l'art de s'étonner devant la beauté des choses à première vue communes, semble être la voie la plus radieuse vers le bonheur.

Mais cette voix n'est pas sans embûche. Kitano, dans son film Hana-bi (qui signifie feux d'artifice en japonais et qui s'écrit avec les caractères du feu et de la fleur), dépeint très bien ce conflit existant entre la société et ses exigences froides où la violence des égoïsmes individuels s'exprime presque sans limite, et les aspirations individuelles. Ce film à thèse, d'une portée artistique incontestable, souligne cette divergence en opposant le monde naturel, associé à l'art et à la féminité symbolisant l'harmonie, au monde des artefacts de l'économie, monde masculin dominé par la violence. La communication entre les deux mondes est présentée comme difficile, et l'intrusion d'un monde dans la sphère de l'autre est comprise en tant que transgression. La fin tragique du film prouve que pour Kitano, l'opposition entre les deux logiques est totale et sans compromis possible. Bonheur et société semblent inconciliables.

Et cela s'applique à notre vie de tous les jours, quelqu'en soit l'appellation. Dans les livres de gestion, on explique aux futurs gestionnaires qu'il faudra prendre en compte le «conflit de rôle» de leurs employés. Toutes sortes de tactiques sont imaginées afin d'éviter que la productivité ne soit affectée par la vie personnelle de certains de ces employés. Plus concrètement, on perçoit, dès notre niveau, les choix importants qu'il nous faut faire entre une bonne école de cycles supérieurs et une vie personnelle équilibrée. Et dans tous les exemples que vous trouverez, il y aura toujours cette dichotomie entre la violence extérieure et l'harmonie intérieure, la compétition et la quête d'unité.

La littérature sur le sujet de la violence du monde économique est abondante, cette littérature de ceux qui, comme Tiqqun, dénoncent la réification entraînée par les mécanismes économiques et le spectacle que le société de consommation rend nécessaire. En deux mots, tout converge vers la dénonciation de la négation de l'individualité par des mécanismes coercitifs subtils du fait de leur invisibilité. Et cette négation s'opère dans le cadre d'un système basé sur la compétition, qu'elle soit économique ou politique. De ce fait, être jeté dans la société revient à devoir affronter la compétition non pas d'autres individualités mais d'autres entités façonnées par la logique implacable d'un système que les pessimistes qualifient d'incontrôlable.

Mais, comme Aristote l'a montré dans L'éthique à Nicomaque, chacun recherche son bonheur, à tel point qu'il érige cela en but existentiel. Tous les actes libres et personnels des individus peuvent être ralliés à cette quête du bonheur. Mais du fait de cet univers de compétition, il semble qu'à première vue le bonheur soit une dualité entre ce que j'aime et ce que je n'aime pas. Or, paradoxalement, cela crée des conflits et les espérances entraînées par les attentes de ce que l'on croit être ce que l'on aime nous rendent la réalité bien fade, entraînant l'insatisfaction et donc, la souffrance. Ceci est un des principes de base du Bouddhisme. On s'aperçoit donc que placer le principe du bonheur dans l'individu - créant de la sorte ce qui crée attentes et égoïsme, et donc aussi souffrance - n'est pas la bonne solution.

A Comte Sponville, l'auteur phare du courant philosophique appelé le «matérialisme ontologique», fait part dans ses ouvrages Vivre et Une éducation philosophique de ses expériences spirituelles et tente de donner des règles pour remédier à ce problème et atteindre cet état de bonheur par l'ouverture à l'esthétique des choses qui nous entourent. Il s'agit de dépasser ce mental qui nous restreint en nous faisant désirer, juger et regretter pour s'ouvrir à l'être qui nous entoure, qui seul peut prétendre à la perfection. Ainsi, l'approfondissement ne consiste pas en la perfection d'un particulier, mais à l'ouverture à l'universel. Si l'on applique ce principe, on ne va plus évaluer ce que l'on croit être ce que l'on aime pour projeter une situation idéale en fonction de cela, car cette situation du fait de son idéalité particulière ne peut exister et son attente ne peut créer que frustrations et souffrances. Au contraire, il faut s'ouvrir à la présence de ce qui vient, sans le rejeter, pour en apprécier la beauté et agir en conséquence.

En d'autres termes, la solution semble être de mettre la beauté dans le monde et de définir le bonheur comme perception de cette beauté. Paulo Coelho, dans L'Alchimiste, a appelé cette beauté du monde «l'âme du monde» et décrit la vie comme étant une quête intérieure de ce qui permettra de créer l'harmonie par la perception de cette «âme du monde». Il ne sert donc à rien de s'accrocher à son égo et de s'acharner contre le monde, mais plutôt de transcender le superficiel qui est en soi pour s'ouvrir au sublime du monde. Ce qui explique que le plus fructueux des arts soit celui du savoir vivre, puisque la saisie de la beauté du monde permet le bonheur et l'harmonie intérieure. ☉

N'oubliez-pas nos élections le 3 avril 2001!!!

### DEPARTMENT OF ENGLISH PRIZES AND AWARDS

The KAY MACIVER MEMORIAL PRIZE, worth \$275, for the best English essay by an undergraduate on a subject in the field of English Canadian or French Canadian literature, to be nominated by instructors.

#### CREATIVE WRITING

The MONA ADILMAN PRIZE IN POETRY, worth \$650—or \$325 for two students, is open to undergraduate or graduate students registered in the Faculty of Arts for the best poem or group of poems relating to ecological or environmental concerns.

The CLARK LEWIS MEMORIAL PRIZE, worth \$250, is open to major or honours students in the Department of English. The prize is awarded annually or from time to time for original plays staged in the course of the academic year.

The CHESTER MACNAGHTEN PRIZES IN CREATIVE WRITING (two prizes, one of \$500 and another of \$350) are open to undergraduate students of the University for the best piece of creative writing in English, i.e. a story, a play, a poem, an essay, etc. Printed compositions are ineligible if they have been published before April 11, 2001.

The PETERSON MEMORIAL PRIZE, worth \$1,500, is open to undergraduate or graduate students registered in a degree program in the Department of English with distinction in English Literature (CGPA 3.30 or above) who has also shown creative literary ability.

The LIONEL SHAPIRO AWARDS FOR CREATIVE WRITING, three prizes of \$1,000 each, to be distributed if possible among the genres of poetry, fiction, screen writing and playwrighting. Each prize to be awarded on the recommendation of the Department of English to students in the final year of the B.A. course who have demonstrated outstanding talent. (A note from your academic adviser verifying you will have completed your program requirements and the minimum credits required by the Faculty of Arts (by April 2001) MUST accompany your submission.)

These competitions are restricted to students who have not previously won the First Prize.

Forms to be completed (for the creative writing prizes and awards) are available in the Department of English General Office, Arts 155. Submissions must be in duplicate.

DEADLINE: Wednesday, April 11, 2001

**Vous êtes préoccupés par la mondialisation ou vous êtes tout simplement intéressés par cet événement d'envergure qu'est le Sommet des Amériques. Le Délit ainsi que les autres membres de la Presse universitaire indépendante du Québec (PUIQ) vous annoncent la parution d'un numéro spécial le 24 AVRIL 2001. Ne le manquez surtout pas!**





## Saisir l'occasion

...DE VOUS CONSACRER À VOS PASSIONS.

Vous avez une idée géniale ? Vous avez l'inspiration et le dynamisme, mais tout ce qui vous manque sont les fonds pour réaliser votre projet ? Nous offrons désormais des subventions aux finissants de premier cycle et à toute personne inscrite au deuxième cycle en **ARTS VISUELS, EN CINÉMA ET VIDÉO, EN MULTIMÉDIA ET EN NOUVELLES TECHNOLOGIES.** Si un projet artistique vous trotte dans la tête, peut-être pouvons-nous vous aider à le réaliser.

Pour de plus amples renseignements, rendez-vous au [www.conseildesartsdumaurier.ca](http://www.conseildesartsdumaurier.ca) ou téléphonez au 1 800 398-1141. Date limite d'inscription: le 31 octobre 2001.



**LES ARTS du Maurier**